

Aux origines sociales et scolaires des journalistes

PAR GÉRAUD LAFARGE · PUBLIÉ 02/03/2020 · MIS À JOUR 16/03/2020



La précarité du métier de journaliste est un fait social [✎](#) dorénavant bien étudié et documenté. La crise économique et les transformations assez brutales que connaît le secteur depuis presque vingt ans – et qui sont à l'origine de cette précarité – sont aussi des phénomènes connus. En revanche, les travaux se penchant sur les caractéristiques sociales des journalistes sont plus rares et surtout moins visibles. Leur intérêt n'est pourtant pas secondaire et théorique : il permet de répondre à une série de questions et de paradoxes que laissent en suspens les réflexions habituelles sur le journalisme et sa crise.

Ainsi, alors que les mises en garde sont nombreuses pour qui veut s'engager dans cette voie professionnelle incertaine et précaire, comment expliquer que les vocations et les formations professionnelles se sont multipliées ? Quels sont les déterminants sociaux de la sélection des journalistes et leurs effets sur leurs trajectoires et leur pratique professionnelles ?

Afin de contribuer à une meilleure connaissance sociologique des journalistes et du journalisme, nous avons donc enquêté sur les trajectoires sociales et professionnelles des étudiants en écoles de journalisme « reconnues », c'est-à-dire qui ont reçu un label délivré par une instance paritaire nationale professionnelle. L'enquête était organisée en deux volets, le premier prenant place au début des années 2000 avec Dominique Marchetti puis le second sept ans plus tard. Les résultats de cette enquête viennent d'être publiés dans un ouvrage, *Les diplômés du journalisme*. Ils nous apprennent qui sont socialement les journalistes et nous renseignent sur les conditions sociales actuelles d'accès à cet univers, aux différentes positions professionnels et plus largement sociales, qui le composent.

■ Lafarge G., 2019, *Les diplômés du journalisme. Sociologie générale de destins singuliers*, Rennes : PUR, Coll. « Res Publica ».

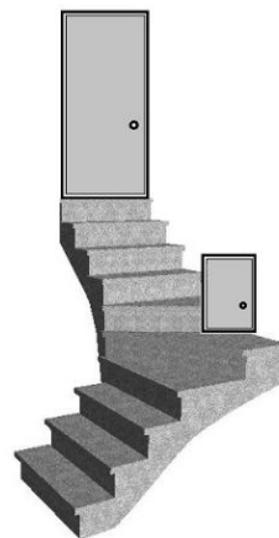
« Grande » et « petite » porte d'entrée dans le métier

À l'image des grandes écoles, les écoles de journalisme les plus prestigieuses offrent les meilleures chances d'accès à l'emploi, et se caractérisent par des barrières scolaires et sociales élevées à l'entrée. Pour ne citer que quelques-uns des nombreux indices de cette sélectivité double, nous pouvons noter que deux tiers des étudiants de ces établissements sont titulaires d'un diplôme égal ou supérieur à une licence 3. Un tiers et un quart environ sont passés par une classe préparatoire ou par un institut d'études politiques [✎](#) (IEP), contre approximativement 3 % et 0,4 % pour l'ensemble des étudiants du supérieur en 2005. Un peu plus de la moitié ont des pères cadres ou membres de professions intellectuelles supérieures [✎](#) alors que cette catégorie socioprofessionnelle ne représente que 18 % de la population active masculine française en 2005.

L'élévation du recrutement scolaire et social des étudiants en journalisme s'accompagne de leur féminisation croissante et de l'importance grandissante des cursus de sciences politiques – tout particulièrement au sein des IEP – comme voie d'accès privilégiée à ces établissements. Leur public est dès lors de plus en plus socialement homogène. Cependant, ces écoles n'en constituent pas moins un espace hiérarchisé que dessinent les propriétés sociales de leurs étudiants – leurs ressources économiques et scolaires, leur proximité familiale au monde journalistique.

Dans ce microcosme, s'opposent en premier lieu une « grande » et une « petite » porte [✎](#) d'entrée. À la première, les « grandes écoles » de journalisme (telles l'École Supérieure de Journalisme de Lille [✎](#) (ESJ Lille), le Centre de Formation des Journalistes [✎](#) (CFJ) et l'Institut Pratique du Journalisme Dauphine (IPJ) duquel sont proches le Centre Universitaire d'Enseignement du Journalisme [✎](#) (CUEJ) et l'Institut Français de Presse (IFP)) recrutent plus que les autres établissements des étudiants d'origine sociale élevée, passés par des classes préparatoires et des IEP, habitant de Paris ou de grandes agglomérations, et familiers du monde journalistique. Les étudiants des écoles de la « petite porte » que forment principalement les IUT [✎](#), sont fréquemment moins diplômés, boursiers et d'origine sociale moins élevée. Les autres formations occupent une position intermédiaire entre ces deux pôles.

L'opposition entre écoles de la « grande porte » et de la « petite porte » apparaît à nouveau si l'on observe les positions professionnelles auxquelles leurs étudiants membres accèdent sept ans après leur sortie de ces établissements. Ces derniers se différencient alors selon le caractère national ou régional du média d'exercice auxquelles ils offrent des chances d'accès. Le propre des écoles de journalisme de « la grande porte » comme l'ESJ Lille et le CFJ ou à un moindre niveau l'IPJ et l'IFP, n'est pas tant de conduire aux médias dominants, que de proposer les débouchés professionnels les plus ouverts. Par opposition, les écoles qui se situent à la « petite porte », tels les IUT, offrent des perspectives professionnelles plus réduites puisqu'ils ont une plus grande probabilité de mener leurs étudiants aux médias régionaux, et plus

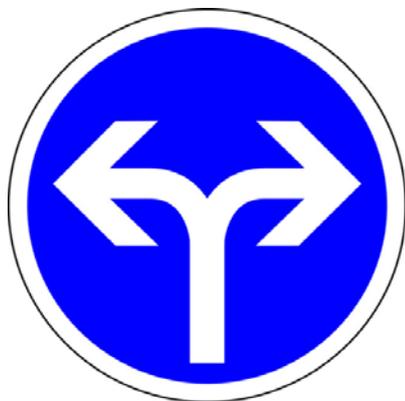


M
2020P

encore à la presse écrite régionale.

Les écoles se différencient aussi selon que leurs anciens étudiants se tournent plus vers la radio ou la télévision, soient journalistes ou ne le soient plus. Certains établissements ont surtout des débouchés dans les médias considérés comme les plus « sérieux » au sein même du milieu journalistique comme la presse écrite ou la radio. De plus, rares sont leurs étudiants s'orientant dans des secteurs autres que le journalisme. Au contraire, d'autres écoles voient leurs étudiants se tourner plus fréquemment vers des médias au public plus large comme la télévision ou travailler dans des univers connexes au journalisme comme la communication ou le marketing éditorial.

Ressources et dispositions sociales



Les avantages du passage par une école de journalisme pour entrer dans le métier sont réels. L'accès à l'emploi est plus rapide et durable, même s'il peut être plus précaire. Sortir diplômé de tels établissements facilite le recrutement dans les médias audiovisuels. Ces avantages tiennent à l'ajustement déjà ancien de ces écoles aux marchés du travail journalistique et sont à différencier selon les établissements. Et si le réseau, le prestige et l'ancienneté des écoles contribuent à expliquer leurs différences de débouchés, celles-ci retraduisent dans une large mesure les différences relatives aux ressources économiques, culturelles et sociales de leurs étudiants.

Les données statistiques de notre enquête pointent en effet les liens entre les capitaux culturel, économique et social possédés par les étudiants, et leur maintien dans la profession sept ans après leur sortie d'école. Ainsi, les enfants issus de classes populaires s'y maintiennent moins que la moyenne. Il en est de même pour les étudiants les moins diplômés et les étudiants boursiers.

Ces ressources semblent également déterminantes pour rendre compte des positions professionnelles auxquels accèdent les anciens étudiants. La probabilité de travailler pour un média national croît avec le niveau de diplôme, passant d'une chance sur quatre pour les bacheliers, à trois sur quatre pour les bacs +5 et les diplômés d'IEP. Elle augmente aussi avec l'origine sociale et grâce à la catégorie socioprofessionnelle du père ou de la mère. Le fait d'être originaire d'Île-de-France ou de Paris, d'avoir un journaliste dans sa famille proche, est aussi discriminant en la matière. Mais si, à l'opposé des étudiants passés par des IEP, des titulaires de maîtrise ou DEA, ceux de niveau bac+2 sont amenés à travailler plus fréquemment que la moyenne dans les médias régionaux, ils réussissent plus que les autres à se maintenir dans le métier sept ans après leur sortie d'école.

Les effets positifs des ressources économiques et culturelles des étudiants sur leurs carrières professionnelles renvoient souvent à des phénomènes très directs et très matériels. Les revenus élevés des parents permettent de financer les coûteuses préparations aux concours des écoles de journalisme, puis par la suite de faire face matériellement à des périodes de sous emplois au cours de la vie active. L'héritage culturel familial et les ressources scolaires accumulées au cours de longues études sélectives renforcent l'habitude et la facilité à passer des examens difficiles.

Mais ces effets positifs tiennent aussi à des mécanismes d'ordre symbolique. Par exemple, le sentiment de légitimité à intégrer le journalisme joue un rôle déterminant dans les chances de maintien dans le milieu. De même, l'intégration des écoles les plus prestigieuses et la fréquentation des journalistes et des rédactions les plus réputés pendant la formation qui en découle, joue positivement sur la carrière des étudiants, – et pas seulement en raison du « réseau » professionnel qu'ils y trouvent. Elles font naître ou confortent chez eux, souvent sur le mode du « cela va de soi », le souhait de travailler dans les médias nationaux.

Dans le même ordre d'idée, les biographies d'anciens étudiants en journalisme révèlent le poids et les effets des dispositions sociales générales héritées sur les trajectoires professionnelles. Elles inclinent par exemple certains à préférer un emploi en presse locale à des piges en presse nationale, d'autres à prendre ou non un risque tel qu'un départ à l'étranger, à tenter ou non la titularisation à Radio France.

Avec une certaine cohérence, elles s'exercent aussi dans les autres dimensions de la vie de ces journalistes comme la mise en couple. Pour le dire autrement, les positions et dispositions sociales des étudiants sont relativement prédictives de leurs comportements, trajectoires et même « accidents » aux cours du début de leur vie active de journaliste et de leur vie d'adulte.



Institutionnalisation et trajectoires individuelles

Deux principaux résultats peuvent être tirés de cette enquête. Le premier montre que si le journalisme est un univers incertain, il tend pourtant à s'institutionnaliser. En effet, le journalisme reste un milieu difficile à intégrer : l'insertion professionnelle y est souvent longue et difficile ; la réussite non assurée et imprévisible.

Pourtant, l'accroissement de la sélection scolaire et sociale des prétendants au métier, le rôle des capitaux culturel, économique et social, rendent finalement le risque moins grand et le jeu moins incertain. L'investissement scolaire et social des étudiants – et de leur famille – nécessaire pour accéder au monde des journalistes s'accroît mais est aussi plus rentable. Dans un contexte général où le système scolaire joue un rôle croissant dans les stratégies de reproduction et de mobilité, le journalisme est devenu un horizon envisageable par différentes fractions des classes supérieures, intermédiaires ou populaires, selon des modalités qui sont largement celles de la « course au diplôme ». Se trouve ici la réponse au paradoxe initial d'un secteur en crise pour lequel les vocations ne faiblissent pas.

Le second résultat, plus général encore, est d'avoir vérifié la cohérence des dispositions qui peuvent rendre compte de la trajectoire singulière d'individus, y compris leurs « bifurcations », ou du moins leurs anticipations et réactions à ses ruptures. Dégager la nécessité sociale des

destinées individuelles « ressemblantes » et de l'ordre du « probable » a été l'horizon de cette enquête sociologique en tant qu'étude de science rationnelle.



Crédits images en CC : Pixabay mohamed_hassan, Publicdomainvectors.net, Pxhere, Needpix.com

